

Le gardian de la Camargue

Autor(en): **Figuier, M. Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

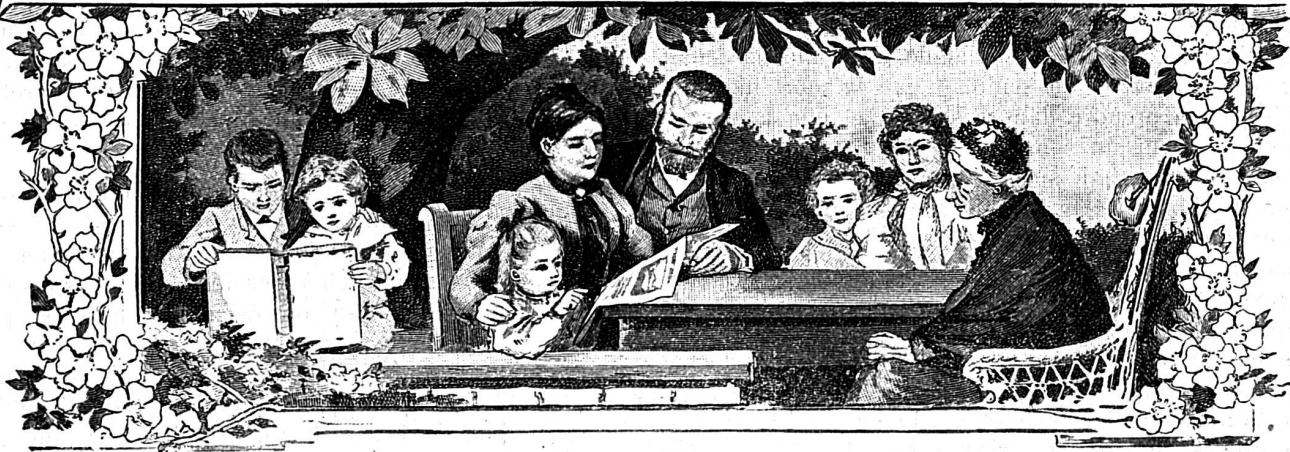
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-252782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Le Gardian de la Camargue

DE M. LOUIS FIGUIER (Suite)

C'est en août, après plusieurs mois d'évaporation des eaux que se fait la récolte du sel. Les eaux-mères étant écoulées et les tables mises à sec, on enlève, à grand renfort de bras, et sous les ardeurs d'un soleil caniculaire, les cristaux de sel transparents et sonores qui tapissent le fond des partènements, et on les amoncelle en tas. Abandonnés à l'air pendant quelques mois, ces tas de sels, ou *pilots*, s'y purifient spontanément, parce que les sels magnésiens qu'ils contiennent, attirant l'humidité de l'air, se dissolvent peu à peu dans l'eau hygrométrique, et s'écoulent, laissant à un état de pureté remarquable, le sel marin obtenu par cette longue série d'opérations, dont la nature seule a fait les frais.

Il est facile de comprendre que toutes ces opérations se passant en plein air, la pluie soit le seul ennemi qu'ait à redouter le saunier; elle dissout le sel et emporte la récolte, elle noie les bassins, ou retarde l'évaporation. Aussi le saunier poursuit-il d'un œil inquiet tout nuage qui apparaît à l'horizon ou vient assombrir le ciel.

III

Un mois après l'arrivée de la famille Berzile, un soleil printanier éclairait le *rode* de ses rayons caressants. De grands damiers d'un rose vif, se dessinaient sur le sable; les canaux, nouvellement creusés, formaient tout autour mille petits ruisseaux limpides; débarrassées des varechs et des joncs amassés dans

les angles, les écluses laissaient passer et retenant tour à tour les eaux. Les hennissements d'un *aigue*, récemment dompté, se mêlaient au bruit régulier d'un manège sous le hangar voisin. Assis sur un des chemins élevés en pilotis autour des partènements, Berzile et Alabert fumaient leur pipe. Caroubie tricotait devant sa porte, et Fennète, un balai à la main, montrait de temps à autre, à travers la fenêtre, son visage ridé.

Ce tableau respirait un tel air de bonheur et de prospérité, que l'aspect du *rode* du Sansouïre en était tout changé. En se répandant sur la lande déserte, l'amitié et le travail en avaient banni la tristesse et l'âpreté.

Derrière la mesure du saunier, le petit jardin montrait les têtes de beaux légumes, rapidement venus dans un terrain d'alluvion; des troupes de sarcelles, de grues, d'oies et de cigognes familières prenaient leurs ébats dans une mare voisine, tandis que des poussins et de jeunes lapins, renfermés dans un petit hangar de roseau, complétaient, sur le bord de ce domaine aquatique, la richesse de la basse-cour. De grands tas de mousse marine, destinés à rendre plus moelleuses les couchettes, s'amoncelaient dans le grenier; et dans le vivier creusé sur le rivage, de nombreux poissons frétilaient, en compagnie d'anguilles et de *clovis*.

L'automne arriva, et un beau matin Caroubie donna le jour à une petite fille. Alabert, qui fut son parrain, l'appela *Manidette* (fillette). Les sauniers n'eurent jamais d'autre enfant; Manidette fut donc très choyée par la pauvre famille, dont elle était l'âme et la joie.

On craignit plusieurs fois de la perdre, et comme l'affection se développe souvent en raison de la sollicitude qu'inspire l'être aimé, la frêle santé de Manidette accrut encore la tendresse que l'on ressentait pour elle.

A six ans, elle fut très malade. Caroubie la tenait sur ses genoux : il lui semblait que la mort ne viendrait pas la prendre dans ses bras, et elle la serrait convulsivement sur son cœur. Toute blanchie et ridée, Fennète se penchait sur ce pauvre petit être, comme pour lui insuffler le peu de vie qui lui restait. La bonne aïeule priait le ciel de prendre ses jours, en échange de ceux de l'enfant bien-aimé. Assis devant le foyer, Berzile regardait avec angoisse sa mère, qui demandait à mourir et dont la mort ne voulait pas, son enfant, qui voulait vivre et que le trépas menaçait. C'était un jour d'hiver terne et pluvieux. Un triste feu de bouse s'éteignait sous les ondées qui tombaient par rafales, la girouette grinçait sur le toit, les *aigues* hennissaient dans les pinèdes, en secouant leur crinière mouillée, et les taureaux beuglaient en piétinant la lande.

En ce moment, la porte de la mesure s'ouvrit, et le douanier Alabert, à petits pas et retenant son souffle, entra dans la salle basse. Ses habits étaient trempés, et il tenait à la main une coquille, appelée dans le pays, à cause de sa forme, *oreille de madone*.

« Comme la mer était fort agitée ce matin, dit-il à voix basse à la Caroubie, pour ne pas tirer l'enfant de l'assoupissement où il était plongé, je suis allé voir sur la plage s'il ne s'y trouverait pas quelque *oreille de madone*, qui porterait bonheur à votre Manidette. »

Et Alabert donna à la jeune femme le joli coquillage.

« Ah ! merci ! s'écria-t-elle en le posant bien vite sur la bouche de son enfant. Dis à la Vierge que tu souffres et prie-la bien, murmura-t-elle, en se penchant vers Manidette ; elle t'écouterà si tu sais parler à son oreille. »

L'enfant répéta, d'une voix faible, les mots prononcés par sa mère, tandis que le contact de la nacre fraîche et polie rendait un peu de fraîcheur à ses lèvres brûlantes. Caroubie reprit la coquille, et la porta à l'oreille de l'enfant. Personne n'ignore l'espèce de murmure confus qui s'élève d'un coquillage lorsqu'on l'applique contre l'oreille. La fièvre de la pauvre enfant ajoutait beaucoup à ce bruit, et comme bercée par les sons mystérieux qu'elle entendait, Manidette s'endormit doucement. Sa mère tenait toujours le coquillage sur sa petite oreille, chaude et veloutée. Hissés sur la pointe du pied, Berzile, Alabert et Fennète s'approchaient avec précaution, pour tâcher de lire sur le visage de la jeune malade la réponse de la Vierge.

Le sommeil de l'enfant se prolongea ; ses nerfs se détendirent peu à peu ; sa tête alourdie se dégêa, et au réveil, on la vit sourire, puis se mettre à jouer avec sa belle coquille rose. Les souhaits de la pauvre famille venaient d'être exaucés : l'enfant était hors de danger et chacun s'agenouilla, pour remercier la madone.

Le besoin de croire, d'aimer et d'espérer, se fait surtout sentir dans la solitude et le malheur ; les pauvres habitants de cette contrée sauvage ont une religion douce et poétique, qui leur est inspirée par la nature. L'ignorance et la candeur de leur foi transforment souvent en talismans et en reliques les rares fleurettes et les minces coquilles oubliées par la Providence sur leurs plages solitaires.

Qui n'a vu dans les froides matinées d'hiver, courbées vers la terre, un bâton à la main, et un chapelet de l'autre, les vieilles saunières marchant lentement dans les marais pour y chercher des cabridelles (espèce d'asters) qui, lorsqu'elles ont échappé à la gelée, préservent des rhumatismes et des douleurs ? Quels sont les sauniers qui oseraient tuer, à la nuit tombante, le *gabian*, l'oiseau du bon Dieu, qui traverse, disent-ils, les nuages après le coucher du soleil, pour remonter au ciel ? Quel est le cœur de jeune fille qui n'a pas tressailli à la vue de la *croix d'amour*, crucifère jaune qui, étoilant le sable de ses pétales d'or, annonce à la fillette un amoureux fidèle ?

IV

Le salin, qui avait rapidement prospéré par les soins de Berzile, occupait trop le mari et la femme pour qu'ils pussent jamais quitter le Sansoïre. Fennète, affaiblie par son grand âge, se trainait péniblement, et n'abandonnait plus guère la salle basse où, d'une main tremblante, elle tenait encore le sceptre du ménage. C'était donc Alabert qui promenait Manidette au bord de la mer, pour chercher des coquilles, au fond des pinèdes, cueillir des bruyères, ou sur la lande, pour tâcher de trouver des cailloux ronds et polis. Il lui apprit à lire, à écrire, à compter, tout ce qu'il savait enfin. Quand elle eut douze ans, il la conduisit, chaque semaine, aux Saintes-Maries, pour y entendre le catéchisme.

Ce fut sous l'égide de cette calme et pure tendresse que Manidette grandit doucement. Dans les campagnes, l'amour d'un homme de trente-cinq ou quarante ans pour une jeune fille de quinze, paraît une dérision. « Il serait son père » est un argument sans réplique. Les sauniers continuèrent donc à laisser en toute sécurité leur fille sous la garde d'Alabert. Le douanier avait d'abord suivi avec un intérêt tout paternel, le développement de Manidette, qui d'enfant insouciant et joyeuse, était devenue peu à peu une jeune fille modeste et réfléchie. Il avait espéré l'aimer comme une sœur. Un jour vint cependant où cette illusion ne lui fut plus permise, et où il soupira profondément en se demandant où le conduirait son amour. Manidette le regardait comme un second père : la demander en mariage, c'était se couvrir de ridicule. Qu'étaient devenus les doux moments où, prenant la petite fille dans ses bras, il l'emmenait jouer au soleil, sur le sable brillant ? Les courses de taureaux avaient depuis longtemps remplacé les promenades sur la lande et les jeux au fond des pinèdes.

Véritables événements dans la vie paisible de la Camargue, les courses de taureaux sont l'origine de presque tous les mariages du pays; car c'est là que les jeunes gens vont choisir leur fiancée. Manidette entra dans sa seizième année; c'était le moment de lui chercher un mari, et comme le travail du salin em-

paraître assez belle, et Alabert sentait bien que cette coquetterie n'était pas à son adresse.

Le genre de beauté de Manidette ne pouvait plaire aux paysans. Une harmonie parfaite dans les lignes et une douceur infinie dans la physionomie, faisaient le plus grand charme de son visage. La netteté avec la-



Innocence

pêchait les sauniers de mener leur fille à ces fêtes, ils étaient enchantés qu'Alabert pût l'y conduire. Chemin faisant, Manidette racontait à Alabert ses soucis et ses peines; mais il ne s'agissait plus d'un bouquet à cueillir ni d'un panier de jonc à remplir de coquilles: le chagrin maintenant, c'était la crainte de ne point

quelle ses traits mignons se découpaient sur un teint un peu pâle, et la finesse exquise de leurs détails, offraient l'image de son âme, qui était remplie à la fois de fermeté et de délicatesse. Elevée sans joie bruyante, sans mauvais exemple et sans chagrin, plus instruite que la plupart de ses pareilles, et naturel-

lement sérieuse, elle avait un caractère égal et réfléchi, qui n'était guère plus compris que sa beauté. Trop frêles pour s'occuper au salin, ses mains étaient restées douces et fines, et comme elle lisait avec plaisir le petit nombre de volumes qu'Alabert parvenait à lui procurer, qu'elle brodait elle-même ses parures, qu'elle parlait peu et à voix basse, qu'elle glissait sans bruit en marchant, et qu'à la levée du sel elle ne se mêlait jamais aux danses ni aux chants des ouvriers, on ne l'appela plus que la *doumaiselette* (petite demoiselle).

Les douaniers ne restent guère que quelques années au même poste, et l'occasion se présente souvent pour

une *muselade* (1) au *téradou* (2) du Radeau, et pour s'y rendre, Alabert et Manidette cheminaient sur le sable argenté, qui s'enfonçait sous leurs pas comme un tapis moelleux. Les *croix d'amour* étincelaient sur les *queirels* (petits chemins qui longent les tables des salins); de belles grappes de salicors sortaient de terre; un parfum résineux s'élevait des pinèdes. Les *tador-nes* (canards sauvages) s'appelaient dans les marais, les oiseaux de mer sur le rivage, et les corneilles sur les grands pins. Cette matinée vermeille avait coloré les joues de Manidette, et une certaine langueur répandue dans ses yeux, indiquait qu'elle n'était pas insen-



Vue d'Iselle

Village italien à la sortie du grand tunnel du Simplon.

Alabert de quitter le Sansouïre; mais, attaché à ce pauvre sol, depuis la naissance de Manidette, il avait demandé chaque fois la grâce d'y demeurer. Tout en s'étonnant de cette singulière constance, ses supérieurs n'eurent garde de l'en dissuader. Alabert se disait que, loin de Manidette, il ne pourrait goûter aucun bonheur, et pour rester auprès d'elle il n'hésita pas à faire le sacrifice de son avancement.

V

On était à la fin du printemps; la saison d'été s'annonçait belle. Berzile avait ajouté déjà un second manège au salin. C'était un dimanche; il devait y avoir

sible aux beautés que la nature étalait à son réveil.

Absorbée par l'enivrement que lui causait l'aspiration d'un air plus vif que celui du Sansouïre, et la douceur de fouler un sol étincelant au lieu de marécages bourbeux, la jeune fille restait muette. Un bonnet orné de nœuds cerises, couronnait ses cheveux qui, trop fins pour paraître abondants, dessinaient sur ses tempes un mince ruban du plus beau noir. (*A suivre*)

(1) Opération qui consiste à serrer le muscu des veaux, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, dans une espèce de pince de bois, qui, en les empêchant de têter, leur laisse la possibilité de paître dans les marais. C'est un sevrage d'un genre particulier.

(2) Dans ce pays désert, privé de hameaux et de villages, on nomme *téradou* la lande, le salin, le rode, le terrain enfin sur lequel on vit. (Au lieu de se partager en communes, la Basse-Camargue est divisée en téradous).



Àu temps des fleurs (d'après le tableau de W. Menzler.)